
CONC·OBL·S·CAROLI·BAYSWATER
EX

PREMIÈRES LETTRES

SUR LE

CENTENAIRE DE VOLTAIRE



SAINT-QUENTIN, — IMPRIMERIE JULES MOUREAU.

PREMIÈRES LETTRES

A MM. LES MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL
DE PARIS

SUR LE

CENTENAIRE DE VOLTAIRE

PAR

M. L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Dupanloup

Deuxième édition.





PARIS
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

PREMIÈRES LETTRES

SUR LE

CENTENAIRE DE VOLTAIRE

PREMIÈRE LETTRE

POURQUOI J'ADRESSE CES LETTRES A MESSIEURS LES MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS.



MESSIEURS,

C'est à vous que j'ai le triste honneur d'adresser ces premières lettres, et celles qui devront suivre, parce que c'est vous qui avez donné la plus vive impulsion au scandale qui se prépare.

Voici les faits :

Au commencement de l'année 1876, un journal, célèbre alors par la guerre acharnée qu'il faisait à la religion en même temps qu'à l'ordre social, *les Droits de l'Homme*, mettait en avant l'idée de célébrer, pendant l'Exposition universelle, le Centenaire de Voltaire et de Rousseau, et de provoquer à cette occasion une grande manifestation contre les croyances religieuses. 7. 1

Voltaire et Rousseau sont morts en effet la même année, à quelques semaines l'un de l'autre; Voltaire le 30 mai, Rousseau le 3 juillet 1778.

L'idée, combattue par tous les journaux qui ne voient aucun profit pour le pays à attaquer et désorganiser la religion en France, fut accueillie au contraire sur-le-champ par les feuilles qui semblent vouloir identifier la République avec la guerre à l'Eglise, *le XIXe Siècle*, *le Rappel*, *le Bien Public*, *la République française*, *le Réveil*, etc., et même par quelques autres feuilles, politiques ou littéraires, que leur indifférence en matière de religion préparait à subir ici un entraînement regrettable.

Aussitôt, un groupe composé de quelques Députés et Sénateurs de la gauche, et de journalistes, s'occupa de réaliser ce projet, et un Comité, appelé d'abord Comité d'initiative, puis Comité central, fut constitué. « Il se compose de plusieurs Sénateurs, de nombreux Députés, des 74 Conseillers municipaux de Paris, des délégués des arrondissements de Paris et de diverses sociétés (1). »

Immédiatement le Comité se mit à l'œuvre, pour préparer ce qu'on appelle « une apothéose. » Et cette « apothéose, » on déclara vouloir en faire une « ma-« nifestation nationale ; » bien plus, une manifestation « internationale » et européenne.

En effet, à peine le Comité d'initiative était-il formé, que les Conseillers municipaux de Paris qui en faisaient alors partie — MM. Bonnet-Duverdier, Yves Guyot et Brisson étaient du nombre, — pu-

(1) *Le Bien Public*, 6 avril 1878.

bliaient, dans *les Droits de l'Homme* et *le Bien Public* où je la trouve, une déclaration qui annonçait les proportions extraordinaires et la signification antichrétienne qu'on voulait donner à ce Centenaire :

« Les soussignés, Conseillers municipaux de Paris, se sont constitués en comité provisoire *d'initiative internationale,* pour étudier et réaliser les voies et moyens de la célébration, en 1878, du Centenaire de Voltaire et de Rousseau (1). »

Ce doit être une « manifestation nationale » et même « internationale ; » nationale, c'est l'expression de votre Rapporteur, Messieurs ; et c'est pour cela que le Comité a adressé des appels au Conseil général de la Seine, qui a répondu, au nouveau Conseil municipal de Paris, qui a répondu également. Non contents, en effet, Messieurs, de vous associer individuellement au Centenaire projeté, vous avez voulu y prendre une part effective au nom de la ville de Paris, et, dans votre séance du 7 mars, une somme de 10,000 fr. a été votée par vous, « pour être versée entre les mains de la personne qui sera désignée par le Comité des finances de l'œuvre du Centenaire. » Le même appel a été adressé à tous les Conseils municipaux de France, dont plusieurs, à votre exemple, ont aussi répondu ; et enfin à tous les Conseils généraux (1) : « La manifestation du 30 mai, dit l'appel

(1) *Le Bien Public*, 21 juin 1876.

(2) A Bordeaux, le Conseil général a voté pour le Centenaire, et un des principaux journaux du pays propose « aux libres-penseurs du département de se réunir, le 30 mai, sur l'esplanade des Quinconces, et de partir de là, bannières déployées et musique en tête, au chant patriotique du *Départ* ; puis, de se diriger vers le palais municipal, par le cours Tourny, le Chapeau-Rouge, les

du Comité aux Conseils généraux, sera une véritable manifestation nationale, et l'adhésion des 86 départements doit lui être acquise (1). »

On a fait appel en même temps à un grand nombre de sociétés savantes.

De son côté, le Grand-Orient est entré en campagne, et,pour donner au Centenaire des deux grands ennemis de la Religion ce caractère de « manifestation nationale, » il a fait également appel à toutes les loges de France, dont un grand nombre ont déjà répondu (2).

La jeunesse des écoles, naturellement, si j'en crois son nouvel organe, s'est précipitée dans le mouvement. « Il importe, dit *la Voix des Ecoles*, que la « participation des étudiants au Centenaire de Vol- « taire et de Rousseau soit aussi large, aussi complète « que possible (3). »

Bien plus, j'ai dit que l'on veut donner à cette manifestation un caractère « international » et euro-

quais, les Fossés, la rue Duffour-Dubergier et la place Saint-André, en portant sur leurs épaules le buste de l'homme de génie qui leur donna la liberté. A l'hôtel de ville, le maire, assisté de son conseil, recevrait des mains du peuple ce buste, personnification vivante de la Révolution. »

(1) *Le Bien Public*, 8 avril 1878.

(2) *Le Monde Maçonnique* a même essayé de tracer un programme du Centenaire : « Ce programme doit comprendre l'inauguration solennelle, sur une des grandes places de Paris, d'une statue de Voltaire. Un concours pour l'exécution de cette statue est déjà ouvert à cet effet. Le programme comprendra, en outre, des représentations des chefs-d'œuvre dramatiques de l'auteur de *Brutus*, de *Mahomet*, de *Rome sauvée;* un musée où seront rassemblés ses statues, ses bustes, ses portraits, ses manuscrits, etc., etc.; des conférences faites par les illustrations de la poésie, de la philosophie, de la politique contemporaine; d'autres fêtes encore.» — Mars 1878.

(3) 4 avril 1878.

péen : c'est pour cela que s'était formé le Comité appelé, par la déclaration citée plus haut, Comité d'initiative internationale; et je lis dans le journal *le Bien Public :*

Le Centenaire de Voltaire et de Rousseau ne doit pas être l'affaire d'un homme ou d'une petite chapelle. Il doit être organisé par un vaste comité, formé de gloires *internationales;* que ce Comité nomme ensuite un président, un secrétaire et s'organise comme il l'entendra.

De plus, pour conserver au Centenaire de Voltaire et Rousseau son véritable *caractère international,* pour que nous, Français, nous fassions largement les choses et donnions réellement à cette fête un caractère d'hospitalité, nous croyons que la présidence du Comité devrait être décernée à un étranger (1).

Voilà, Messieurs, jusqu'où l'on va dans l'exaltation où jette ce Centenaire.

Un autre journal dit de son côté :

Que la Suisse, au nom de Rousseau, que l'Allemagne, au nom de Voltaire, nous aident à fêter ces grands citoyens du monde, je trouve cela juste, simple, naturel; et je crois qu'il faudrait, en même temps qu'on organisera des comités à Paris, en susciter d'autres au-delà des frontières.

CONVIONS TOUS LES PEUPLES A CÉLÉBRER AVEC NOUS VOLTAIRE ET ROUSSEAU (2).

Aussi s'est-on empressé d'inviter à ce Centenaire le plus furieux ennemi de l'Église et du Pape, Garibaldi : lequel a eu le bon goût de s'abstenir; sa place,

(1) *Le Bien Public*, cité par *la Gazette de France*, 18 mars 1878.
(2) *La Vie littéraire*, 21 mars 1878.

en effet, n'était guère marquée dans cette France, si singulièrement défendue par le soldat de la République universelle. Il a répondu, cependant, qu'il « était, » depuis son enfance, « un adorateur de Voltaire (1). » En même temps les loges maçonniques italiennes n'ont pas manqué de répondre à l'appel des loges françaises, et « une dépêche, reçue de Rome par *la Lanterne,* annonce que des cérémonies auront lieu au Capitole, à l'occasion du Centenaire de Voltaire, sur l'invitation du Grand-Orient et de la Franc-Maçonnerie d'Italie (2). »

Mais ce qui me frappe plus encore, Messieurs, que les proportions démesurées qu'on veut donner à « cette apothéose, » c'est la pensée qui est là révélée. On n'en a pas fait mystère, on l'a publié hautement : c'est une grande manifestation contre la Religion.

Le pouvez-vous nier ? Lisez :

Les Droits de l'Homme nous apprennent que cette idée de fêter le Centenaire de Voltaire et de Rousseau leur est venue en se rappelant ce que fut Voltaire.

Voici leurs paroles :

Voltaire a manqué de respect à toutes les chôses établies... Il a osé regarder en face le Christ...

Cet homme a manqué totalement de respect; eh bien ! cet homme-là a droit à notre respect. C'est à lui que nous devons l'émancipation de l'homme, de toute espèce de domination dogmatique, l'affranchissement de la conscience individuelle ; c'est pour cela que nous avons proposé son Centenaire (3).

(1) *La Lanterne*, 17 avril 1878.

(2) *Le Bien Public*, 5 avril 1878.

(3) Tout cela fut dit dans un banquet, où le vœu avait été formé et proclamé *d'asseoir* SUR LES RUINES DES AUTELS ET DES

Est-ce assez clair? Voici qui ne l'est pas moins :

Le Centenaire de Voltaire littérateur n'aurait rien signifié du tout. Le Centenaire de celui qui a dit : « ECRASONS L'INFAME ! » sera, au contraire, en ce temps de jésuitisme et de papelardise, UNE ÉCLATANTE MANIFESTATION.

Ainsi parle le *Bien Public,* dans son numéro du 11 avril 1878.

Que dit de son côté la déclaration des Conseillers municipaux de 1876, constitués en comité provisoire d'initiative internationale? Pourquoi ce centenaire? C'est pour fêter, disent-ils, « l'émancipation de l'esprit humain de TOUS LES DOGMES, de TOUTES LES TRADITIONS. »

Ce n'est pas qu'au fond du Centenaire il n'y ait aussi une pensée de manifestation démagogique; je lis en effet, dans la même déclaration, qu'il faut faire ce centenaire parce que Voltaire a combattu « la superstition et le fanatisme qui étaient les bases de tout l'Etat *politique*, *religieux*, *civil*, *économique et moral de son temps.* »

J.-J. Rousseau embarrasse bien un peu ces Messieurs, parce que Rousseau n'était pas athée ni matérialiste. Mais enfin, ils lui « pardonnent, » parce que c'est à lui que « la révolution doit sa flamme sombre, sa résolution implacable, son fanatisme de vertu et de courage, son exaltation continue, LA PASSION qui consumait et soutenait à la fois LES HOMMES

TRÔNES la fédération des peuples libres pour la consécration des droits de l'homme. — Banquet d'anniversaire des *Droits de l'homme*, février 1877.

DE LA CONVENTION ; » parce que « c'est un des précurseurs du SOCIALISME MODERNE. »

Ainsi le SOCIALISME, la CONVENTION, voilà ce que les membres du Conseil municipal de Paris veulent exalter dans le Centenaire de Rousseau.

C'est dans la même pensée radicale et démagogique que *le Réveil* écrivait :

L'admirable expansion révolutionnaire de 1789 à 1792, l'abolition de tous les privilèges, la destruction des ordres monastiques, la sécularisation des biens de l'Eglise, procèdent en ligne directe de Voltaire et de cette pléiade de philosophes qu'il serait injuste de ne pas comprendre dans le même hommage : les Diderot, les Dalembert, les d'Holbach. — Mirabeau, Condorcet, Vergniaud, Camille Desmoulins, Anacharsis Clootz, CHAUMETTE, DANTON poursuivent cette grande œuvre du dix-huitième siècle.

Mais, on le voit, dans ce texte même, la pensée antireligieuse, antichrétienne, perce et domine tout.

En voulez-vous d'autres preuves, Messieurs ?

Je lis dans l'appel que le Comité, encouragé par votre vote, vient d'adresser à tous les Conseils généraux de France, ces paroles : « C'est SURTOUT Voltaire, ÉMANCIPATEUR DE LA PENSÉE HUMAINE, » c'est-à-dire : Voltaire ADVERSAIRE DU CHRISTIANISME que le Comité Central veut fêter. C'est Voltaire proclamant qu'il faut ÉCRASER L'INFAME.

Le contestez-vous ? Je continue ma citation :

« Le Comité Central a préparé une édition populaire, résumé des œuvres de Voltaire. » Or, Messieurs, est-ce dans un but littéraire que le Comité a préparé

cette édition populaire ? Non ; c'est dans un but de propagande impie. Écoutez encore le Comité :

« L'intention du Comité c'est d'opposer à la propa-« gande des livres religieux la propagande Voltai-« rienne. »

Le but littéraire, vous venez de le dire, ne signifierait rien ici. Il n'y a ici que Voltaire ennemi du Christianisme, qui ait une « éclatante signification. »

Ainsi, Messieurs, le Centenaire, auquel vous avez voté 10,000 francs, est un Centenaire de propagande antichrétienne.

Propagande immense, puisque ce livre, dit *le Bien Public*, doit être tiré « à des centaines de mille d'exemplaires... » Et propagande aussi antichrétienne que possible, puisque, dit toujours le même journal : « Quand il y aura un Voltaire dans chaque famille, les églises se videront (1). »

Telle est donc, Messieurs, la grande pensée du Centenaire : VIDER LES ÉGLISES.

Pouvait-on avouer plus clairement la pensée de guerre et de propagande impie cachée dans le Centenaire ?

Le même aveu échappe, dans la joie que lui cause votre vote, à l'organe le plus accrédité et le plus antichrétien de la Maçonnerie française, *le Monde Maçonnique* : « Déjà, « dit-il, un livre a été préparé ; il sera répandu *à des mil-« liers et des milliers d'exemplaires*, et portera la lumière « *jusque dans les bourgades écartées*, encore en proie à « la superstition. » En d'autres termes : « les églises

(1) *Le Bien public*, 18 février 1878.

se videront partout, » comme disait *le Bien Public;* toutes les BOURGADES, toutes les FAMILLES françaises deviendront Voltairiennes.

Et voilà, Messieurs, la belle œuvre à laquelle vous croyez pouvoir employer les fonds de la ville de Paris !

Au reste, *le Monde Maçonnique* parle ici comme le Comité central, et comme *le Bien Public*, et comme *les Droits de l'Homme. Les Droits de l'Homme* affirment que Voltaire ayant osé *regarder en face le Christ*, et lui faire la guerre, c'est *pour cela* que l'idée est venue de célébrer son Centenaire ; *le Bien public* déclare que ce n'est pas l'homme de lettres qu'on veut célébrer, mais celui qui a dit : *Écrasons l'infâme!* Le Comité central dit : Celui que nous glorifions, c'est « surtout l'émancipateur de la pensée humaine. » *Le Monde Maçonnique* dit de même : « C'est l'apôtre de la libre pensée. » — La libre pensée, pour le dire en passant, expression singulière, Messieurs, car, les vérités religieuses, sachez-le, ne sont pas plus un obstacle à la pensée que les vérités scientifiques ; autrement il s'ensuivrait que plus on est éclairé, moins on est libre. Mais ce que vous nommez la libre pensée est, dans votre langage, l'antithèse des croyances religieuses. Votre « immense solennité » n'est donc qu'un immense défi, une odieuse provocation ; votre Centenaire apporte, au milieu des fêtes pacifiques de l'Exposition, un acte de guerre, et vous vous êtes cru le droit, vous, Messieurs, d'employer à cette guerre les finances municipales !

La Voix des Écoles, comme il est naturel à des jeunes gens, parle avec une égale franchise :

Comme nous le disait V. Hugo, « le Centenaire doit être la glorification du XVIIIe siècle par le XIXe, et ce sera le devoir de la jeunesse qui *pense librement* et qui travaille, de s'y associer. » Il est bon que cette jeunesse des *Ecoles laïques* qui a son centre au Panthéon, fasse *cette manifestation* de ses sentiments et de ses aspirations (1).

Votre Centenaire est si bien un acte de guerre antichrétienne, que la Maçonnerie, je vous le disais, s'y est précipitée ; et qu'à l'exemple des loges françaises, les loges italiennes veulent, dans Rome, au Capitole, en face du Vatican, fêter aussi à leur façon le grand ennemi du Christianisme : Voltaire, « l'infatigable chef de la grande croisade entreprise au XVIIIe siècle contre la Papauté, » disait ces jours-ci même, *le Dovere* (27 aprile) ; Voltaire, auquel les maçons italiens proposaient déjà, en 1867, d'élever une statue sur la place du Vatican, comme « au Pontife de la raison et de la libre pensée (2). »

Nous apprenons d'ailleurs par le *Leipziger Zeitung,* qu'à Leipzig aussi, le centenaire de Rousseau et de Voltaire sera célébré. Le discours principal sera prononcé par M. le professeur Semmig.

La proposition elle-même, votée par vous, quels en sont les considérants? Ce n'est pas seulement *« le nom de Voltaire »* que vous voulez glorifier, *c'est son*

(1) 4 avril 1878.
(2) Lettre de M. Felpo, vénérable de la loge *Pytagora* au *Monde Maçonnique*, citée par *l'Unita Cattolica* du 2 mai 1878.

œuvre, dites-vous. Mais cette *œuvre*, quelle est-elle, et qui l'ignore? C'est la guerre au Christianisme. Et voilà pourquoi vous voulez donner à ce Centenaire des proportions colossales, et en faire, comme dit *le Monde Maçonnique*, *une immense solennité*, et, selon l'expression même du rapporteur de la proposition votée par vous, *une manifestation nationale;* et enfin *une apothéose...*

Soyez sincères, Messieurs, s'il s'agissait d'un génie tel que Bossuet, Corneille ou Racine, donneriez-vous à son Centenaire ces proportions inusitées? Non, sans aucun doute.

Le but du Comité auquel vous avez voté 10,000 francs, votre but à vous, Messieurs, le but de tous les ennemis déclarés de la religion, bruyamment ralliés à cette œuvre, est donc clair : c'est *une manifestation antichrétienne* que vous voulez : de là, ces proportions exceptionnelles, de là cette audace du Comité qui, encouragé par votre vote, n'a pas craint de provoquer *tous les Conseils généraux et municipaux de France.*

Eh bien ! Messieurs, c'est précisément parce qu'on veut donner à ce Centenaire un tel caractère que, comme Conseillers municipaux de Paris, vous deviez vous abstenir; je vous le démontrerai.

Mais, ce n'est pas tout, et vous me forcez à une autre démonstration. Oui, puisque vous voulez faire au grand ennemi de la religion et de Jésus-Christ « *une apothéose*, » puisque, au pied de cette idole, vous prétendez amener la France entière, vous me contraignez à le dire, votre idole est mal choisie. Oui, par trop de côtés, l'homme vous a fait ici défaut; et si

l'écrivain reste célèbre, les hontes mieux connues de l'homme l'ont trop déshonoré devant la conscience et devant le patriotisme, pour qu'une telle glorification soit possible.

On manque son but, Messieurs, quand on le dépasse. Non, Voltaire ne mérite pas que vous traîniez Paris et la France à ses pieds. Ce que vous voulez faire dépasse la mesure.

Et veuillez ne pas prendre ici ni donner le change. Ce n'est pas moi qui vous attaque. C'est vous qui nous provoquez, et nous ne faisons que nous défendre. Impossible que la bonne foi ne le reconnaisse pas : nous sommes ici dans le droit et le devoir d'une légitime défense. Et si, pour montrer jusqu'où s'égare un enthousiasme emporté manifestement par l'esprit sectaire, je suis obligé de déchirer les voiles et de mettre à nu votre idole, certes, le talent de l'écrivain, ce n'est pas moi qui pour cela le mettrai en cause et blesserai en rien de justes admirations. Mais il s'agit moins de ses dons que de l'usage qu'il en a fait. Nous ne sommes plus, grâce à Dieu, au XVIIIe siècle, et sa triste légèreté n'est pas la nôtre. Quels que soient les reproches que mérite notre époque, il y a une justice qu'on peut en attendre; car le sens moral a grandi chez nous, la conscience publique s'est élevée : c'est à la conscience et au sens moral que je m'adresse.

Eh bien ! donc, toutes les fascinations de l'esprit mises à part, il s'agit de savoir, au vrai, quel homme était Voltaire, et s'il mérite cette apothéose, ou si la conscience publique n'a pas ici à faire entendre contre lui des réprobations sévères. Il s'agit d'exa-

miner si son œuvre et le caractère impie et provocateur de ce Centenaire ne devaient pas vous interdire à vous, Messieurs, de remettre l'argent de vos concitoyens à un Comité qui a imaginé cette insulte publique à la foi religieuse de la France.

Ce qui explique, je ne dis pas ce qui excuse votre conduite, mais ce qui l'explique, c'est ce qu'écrivait un littérateur, partisan d'ailleurs, à un autre point de vue, de votre manifestation, dans un certain article, où parlant de Voltaire et de Rousseau : « Ces écrivains, disait-il, sont très-célèbres, mais TRÈS-INCONNUS DANS LEUR PROPRE PAYS, où l'on admire de confiance, et où l'ignorance, jusqu'ici, a toujours été si obligatoire et si coûteuse. »

La Vie Littéraire a raison : non, Messieurs, vous ne connaissez bien ni Rousseau, ni Voltaire. Je vais vous les faire mieux connaître, c'est mon premier devoir. Mais d'abord, ils vont se faire connaître eux-mêmes, et vous les connaîtrez avant tout l'un par l'autre.

Veuillez bien l'entendre, Messieurs : il ne s'agit ici, en aucune façon, de politique ; ce que je fais, sous tous les régimes je le ferais. Vous outragez la religion et les chrétiens : je suis évêque, je les défends.

Veuillez agréer, Messieurs, l'hommage des sentiments que j'ai l'honneur de vous offrir.

† F., *Evêque d'Orléans.*

DEUXIÈME LETTRE

VOLTAIRE ET ROUSSEAU.

MESSIEURS,

Vous avez eu d'abord le dessein d'associer dans la même « manifestation nationale » et la même « apothéose, » Voltaire et Rousseau. Mais y avez-vous bien pensé? Ignorez-vous donc ce que ces deux hommes furent l'un pour l'autre, ce qu'ils ont dit l'un de l'autre, ce qu'ils ont fait pour se déshonorer l'un l'autre. Jamais le mépris et la haine n'ont été poussés plus loin. Jamais ennemi furieux n'épuisa à ce degré le vocabulaire des injures les plus odieuses et les plus atroces pour accabler un ennemi mortel.

Assurément, les plus étonnés de se trouver ainsi rapprochés et réunis dans une commune fète, ce seraient ces deux hommes eux-mêmes.

Si le peuple était éclairé sur ce que vous voulez faire, il trouverait avec raison dans son bon sens, et avec indignation dans son honneur, que vous lui préparez une dérision amère, une moquerie qui passe

la permission. Mais je n'en doute pas, vous ne connaissez bien ni l'un ni l'autre de ces deux hommes; et si cette ignorance vous fait un certain honneur, ce que, dans l'entraînement de votre haine contre le Christianisme, vous avez décidé avec une légèreté inconcevable, ne peut vous en faire aucun.

Jugez-en vous-mêmes ; et d'abord écoutez Rousseau sur Voltaire :

Vous me parlez de *ce Voltaire*, écrit Rousseau à M. de Moultou. Pourquoi le nom de *ce baladin* souille-t-il vos lettres?... JE LE HAÏRAIS DAVANTAGE, SI JE LE MÉPRISAIS MOINS... Je ne vois dans ses grands talents qu'un opprobre de plus qui le déshonore par l'indigne usage qu'il en fait... Ses talents ne lui servent, *ainsi que ses richesses*, qu'à nourrir LA DÉPRAVATION DE SON CŒUR (1).

Je lui ai écrit une fois que je le haïssais, et je lui en ai dit les raisons. Il ne m'a pas écrit la même chose, mais il me l'a fait vivement sentir.

Et en effet, Voltaire lui-même cite de Rousseau la lettre suivante :

Je ne vous aime point, Monsieur; vous m'avez fait les maux qui pourraient m'être les plus sensibles... Vous avez aliéné de moi mes concitoyens... C'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable... C'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère... Je vous HAIS enfin, parce que vous l'avez voulu (2).

Jean-Jacques haïssait donc et méprisait Voltaire; il méprisait L'HOMME, le *baladin, le cœur dépravé ;* ou, comme il dit encore, l'homme à *l'âme vile et basse.*

(1) *Correspondance*, lettre du 29 janvier 1760.
(2) Lettre du 17 juin 1760.

Ainsi donc, la satire, le noir mensonge et les libelles sont devenus les armes de M. de Voltaire... *Ce fanfaron d'impiété*, ce beau génie et CETTE AME BASSE; cet homme si grand par ses talents et SI VIL par leur usage, nous laissera de longs et cruels souvenirs de son séjour parmi nous. La ruine des mœurs, la perte de la liberté, qui en est la suite inévitable, seront, chez nos neveux, les monuments de sa gloire et de notre reconnaissance. S'il reste dans leur cœur quelque amour de la patrie, *ils détesteront sa mémoire et il en sera plus maudit qu'admiré* (1).

Et voici le portrait que Rousseau faisait de Voltaire à Stanislas, roi de Pologne, et comment il flétrissait ses hypocrisies et ses lâchetés.

Couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est pas honorer la vertu, c'est l'outrager en profanant ses enseignes; c'est ajouter la lâcheté et la fourberie à tous les autres vices. Il y a des caractères élevés qui portent dans le crime je ne sais quoi de fier et de généreux, qui laissent voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste, fait pour ranimer les belles âmes; mais l'âme vile et rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie (2).

Et si Rousseau exécrait et méprisait à ce point l'homme dans Voltaire, il ne méprisait pas moins le philosophe, lisez, Messieurs, ce passage des *Confessions*:

Frappé de voir ce pauvre homme, accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, et

(1) Lettre au pasteur Vernet, du 29 novembre 1760.
(2) Réponse au roi de Pologne.

trouver toujours que tout était mal, je formai *l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même* et de lui prouver que tout était bien. Voltaire, en paraissant toujours croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable, puisque son Dieu prétendu n'est qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce, qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter et peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen et je lui prouvai que de tous ces maux il n'y en avait pas un dont la Providence ne fût disculpée et qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme a fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même (1).

Pour toute réponse à l'écrit de Jean-Jacques, Voltaire ricana :

Vous êtes surpris que ma lettre sur la Providence n'ait pas empêché *Candide* de naître. C'est elle, au contraire, qui lui a donné naissance ; *Candide* en est la réponse. L'auteur m'en fit une de plus de deux pages dans laquelle il battait la campagne, et *Candide* parut six mois après. JE VOULAIS PHILOSOPHER avec lui, *en réponse il m'a* PERSIFFLÉ.

Rousseau continue et nous apprend que tout ce que pouvait Voltaire pour déshonorer Rousseau, il le faisait :

... Voltaire a fait imprimer et traduire ici (Londres) par ses amis une lettre adressée à moi, où *l'arrogance* et *la brutalité* sont portées à leur comble et où il s'ap-

(1) Liv. IX.

plique, *avec une noirceur infernale*, à m'attirer la haine de la nation. Heureusement la sienne est si maladroite, il a trouvé le secret d'ôter si bien tout crédit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne sert qu'à augmenter *le mépris* que l'on a ici pour lui. *La sotte hauteur que ce pauvre homme affecte est un ridicule qui va toujours augmentant.*

IL CROIT FAIRE LE PRINCE, ET NE FAIT QUE LE CROCHETEUR. IL EST SI BÊTE QU'IL NE FAIT QU'APPRENDRE A TOUT LE MONDE COMBIEN IL SE TOURMENTE DE MOI (1).

Ainsi donc, selon Jean-Jacques, Voltaire n'est qu'un *baladin*, une *âme dépravée*, une *âme basse*, un *polichinelle* (2) ; un corrompu et un corrupteur, un homme *vil* par l'usage qu'il a fait de ses talents ; *lâche* et *fourbe*, *couvrant sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie ;* un triste philosophe qui *persiffle* au lieu de *philosopher ;* aussi Jean-Jacques le déteste et le *méprise* ; et il déclare que ses compatriotes doivent *détester sa mémoire* et LE MAUDIRE.

Et il disait à Brossette :

« Quant à ce qu'il vous plaît de mettre M. de Voltaire et moi SUR LE MÊME TRÔNE, je vous avoue que je sens quelque peine à DESCENDRE SI BAS (3). »

Voilà, Messieurs, ce que Rousseau pensait de Voltaire.

Voyons maintenant comment Voltaire jugeait Jean-Jacques :

Je voudrais que Rousseau ne fût pas tout à fait fou,

(1) Lettre à M. d'Ivernois, 31 mai 1766.
(2) Lettre à la Maréchale de Luxembourg, 21 juillet 1762.
(3) La Harpe : *Cours de littérature*, 3e partie, t. I, sect. II.

mais il l'est. Il m'a écrit une lettre pour laquelle il faut *le baigner*, et lui donner *des bouillons rafraîchissants* (1).

Votre petit écervelé de Jean-Jacques... Le pauvre diable est *pétri d'orgueil, d'envie, d'inconséquences, de contradictions et de misère* (2).

Mon cher frère avait bien raison de me dire que Jean-Jacques... était *l'opprobre du parti.* Je prie mon cher frère de me mander s'il a reçu le paquet du médecin anglais. Le médecin aurait dû faire l'opération de la transfusion à Jean-Jacques, et lui mettre d'autre sang dans les veines; CELUI QU'IL A EST COMPOSÉ DE VITRIOL ET D'ARSENIC. *Je le crois un des plus malheureux hommes qui soient au monde, parce qu'il est un des plus méchants* (3)...

Ailleurs il l'appelle UN MAGOT AMBULANT:.. boursouflé d'orgueil, UN IGNOBLE BABOUIN.

Jean-Jacques s'est bien fait voir ce qu'il est, un fou, et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de personne, parce qu'il n'en trouve pas le sentiment au fond de son cœur; — sentiment que Voltaire trouvait sans doute, au fond du sien — malgré le beau pathos avec lequel il en fait sonner le nom; ingrat, et, qui pis est, haïssant ses bienfaiteurs (c'est de quoi il est convenu plusieurs fois lui-même), et ne cherchant qu'un prétexte pour se brouiller avec eux, afin d'être dispensé de la reconnaissance (4).

Tous les honnêtes gens de Genève regardent Jean-Jacques comme un monstre; pour moi, je ne le regarde que comme un fou; je le crois malheureux à proportion

(1) Lettre à d'Alembert, 23 juin 1760.
(2) Au même, 16 juillet 1764.
(3) Lettre à Damilaville, 31 décembre 1764
(4) Lettre à d'Alembert, 11 août 1766.

de son orgueil, c'est-à-dire qu'il est l'homme du monde le plus à plaindre (1).

Rousseau n'est qu'un fou et un plat monstre d'orgueil (2).

On a pitié d'un fou, dit-il ensuite, en parlant de Jean-Jacques, mais quand la démence devient fureur, on le lie...

Une folie qui blasphème, peut-elle avoir d'autre médecin que la même main qui a fait justice de ses autres scandales (3)...

Est-ce un savant qui dispute contre des savants? Non, c'est l'auteur d'un opéra et de deux comédies sifflées! Est-ce un homme de bien, qui, trompé par un faux zèle, fait des reproches indirects à des hommes vertueux? Nous avouons avec douleur et en rougissant que c'est un homme qui *porte encore les marques funestes de ses débauches*, et qui, déguisé en saltimbanque, traîne avec lui de village en village, et de montagne en montagne, LA MALHEUREUSE DONT *il fit mourir la mère*, et *dont il a exposé les enfants à la porte d'un hôpital*, en rejetant les soins qu'une personne charitable voulait avoir d'eux, et en abjurant tous les sentiments de la nature, comme il dépouille ceux de l'honneur et de la religion (4).

CET INFAME JEAN-JACQUES EST LE JUDAS DE LA CONFRÉRIE PHILOSOPHIQUE...

Quand on a donné des éloges à ce polisson, c'est alors qu'on offrait une chandelle au diable (5).

Le polisson, le polisson, s'il vient au pays, je le

(1) Lettre à Damilaville, 27 février 1765.
(2) Lettre à d'Alembert, 7 août 1766.
(3) *Sentiments des citoyens*, p. 77, t. LXII, édition Beuchot.
(4) *Ibid.*, p. 81.
(5) A d'Alembert, 28 août 1765.

ferai mettre dans un tonneau avec la moitié d'un manteau sur son vilain petit corps à bonnes fortunes (1).

Ah! le faquin! ah! le petit polisson! ah! le petit singe! il me payera ça si je retrouve ce charlatan, ce tonneau de vinaigre, où se trouve à peine mélangé un filet d'esprit de vin.

C'est UN PETIT SINGE *fort* bon à enchaîner ET A MONTRER A LA FOIRE POUR UN SOU...

Il mériterait la haine, s'il n'était accablé du plus profond mépris... *Un singe qui mord ceux qui lui donnent à manger est plus raisonnable* et plus heureux que lui... C'est LE PLUS MÉCHANT COQUIN *qui ait jamais déshonoré la littérature...*

IL N'Y A JAMAIS EU DE PAREIL MONSTRE, dans la littérature, pas même Fréron...

C'est *un malade... qui mériterait* AU MOINS LE PILORI, *s'il ne méritait les Petites-Maisons ;* c'est *un fou, archifou ;* un *brouillon*, un *délateur*, un *calomniateur ;* une AME PÉTRIE DE BOUE ET DE FIEL ; un JUDAS ; un PETIT SINGE *de la philosophie.*

Un *Diogène,* DESCENDANT DIRECT ET DESCENDANT ENRAGÉ DU CHIEN DE DIOGÈNE ET DE LA CHIENNE D'EROSTRATE.

Je crois que la chienne d'Erostrate, ayant rencontré le chien de Diogène, fit des petits, dont J.-J. Rousseau est descendu en droite ligne (2).

Cet archifou trouve quatre à cinq douves pourries du tonneau de Diogène, et il se met dedans pour aboyer.

(1) A Damilaville, 28 juillet 1765.
(2) *Id., ibid.*

C'est dommage pour la philosophie que Jean-Jacques soit *un fou*, mais il est encore plus triste que ce soit un malhonnête homme (1).

Dans un vallon, fort bien nommé Travers,
S'élève un mont, vrai séjour des hivers...
Au pied du mont sont des antres sauvages,
Du Dieu du jour ignorés à jamais :
C'est de Rousseau le digne et noir palais.
Là se tapit CE SOMBRE ÉNERGUMÈNE,
CET ENNEMI DE LA NATURE HUMAINE,
PÉTRI D'ORGUEIL ET DÉVORÉ DE FIEL ;
Il fuit le monde et craint de voir le ciel.
Et cependant, sa triste et vilaine âme,
Du Dieu d'amour a ressenti la flamme...
Une infernale et hideuse sorcière
Suit en tout lieu LE MAGOT AMBULANT,
Comme la chouette est jointe au chat-huant. .
Avec un front de pudeur dépouillé,
Cet étourdi souvent a barbouillé
De plats romans, *de fades comédies*,
Des opéras, de minces mélodies...

L'ingratitude est son premier mérite.
Par grandeur d'âme, il hait sesbienfaiteurs ;
Versez sur lui les plus nobles faveurs,
Il frémira qu'un homme ait la puissance,
La volonté, la coupable impudence
De l'avilir en lui faisant du bien.
Il tient beaucoup en naturel du chien.
Il jappe et fuit, et mord qui le caresse (2).

(1) Voir quantité de lettres où ces injures sont ressassées, 19 février, 19 mars, 20 avril, 22 avril 1761. — 21 juillet 1762, 8 janvier 1765, etc., etc.
(2) *Guerre de Genève.*

Est-ce assez de mépris déversé sur un homme, Messieurs ? je vous le demande.

En vérité, vous choisissez bien les idoles que vous présentez à l'adoration du peuple !

Mais écoutez encore les jugements de Voltaire sur les œuvres de Jean-Jacques : sur *la Nouvelle Héloïse*, *l'Emile, le Contrat social.*

Son *Héloïse* me paraît écrite *moitié dans un mauvais lieu*, et *moitié aux Petites-Maisons*. Une des INFAMIES DE CE SIÈCLE est d'avoir applaudi quelque temps à ce MONSTRUEUX OUVRAGE (1).

Emile n'avait pas encore paru que Voltaire disait :

Je n'ai point encore cette *Education* de l'homme le plus mal élevé qui soit au monde. Ce *polisson* s'avise d'écrire sur l'*éducation !* Mais auparavant, il eut fallu qu'il eût eu de l'éducation lui-même (2).

Emile paraît, Voltaire s'écrie :

C'est un fatras d'une sotte nourrice en quatre tomes, et par une inconséquence digne DE CETTE TÊTE SANS CERVELLE et de ce DIOGÈNE SANS CŒUR, il dit autant d'injures aux philosophes qu'à Jésus-Christ (3).

(1) Lettre à Mme du Deffand, 8 août 1770.
(2) Lettre à Damilaville, 4 juin 176..
(3) Lettre à Damilaville, 14 juin 1762.
Le chef d'une grande institution laïque de Paris m'a raconté qu'un honnête épicier, grand admirateur d'*Emile*, lui amena son fils un jour, mais en lui disant : « Monsieur, j'ai lu *Emile*, et je veux que mon fils soit élevé à la Jean-Jacques ; vous aurez donc soin de ne lui parler jamais de Dieu. » A quoi l'honorable chef d'institution répondit . « Monsieur, je n'élève pas à la Jean-Jacques ; vous pouvez remmener votre fils. »
Comme il y a peut-être encore à l'heure qu'il est, à Paris, quelques épiciers et autres dans ces principes, et que, d'ailleurs, M. Barodet a introduit naguère ce beau système d'éducation dans un curieux document législatif, qui n'est ni plus ni moins qu'un vaste projet de loi sur l'enseignement primaire, ces Messieurs feront bien de méditer le jugement porté sur *Emile* par Voltaire.

Le *Contrat social* a-t-il été plus favorablement apprécié par Voltaire? Lisez, Messieurs, la satire qu'il en fit dans ses *Idées républicaines par un citoyen de Genève.*

Rousseau écrit : La démocratie ne convient « qu'aux Etats petits et pauvres. » Voltaire se moque. — A propos d'une autre proposition, il dit : « Cette proposition du *Contrat social* serait pernicieuse, si elle n'était d'une fausseté et d'une absurdité évidente. » — Sur une autre question : « Cette thèse du *Contrat social* n'est qu'extravagante... Cette idée est digne d'un précepteur qui, ayant un jeune gentilhomme à élever, lui fit apprendre le métier de menuisier. » — Plus loin : « Tout cela est d'une fausseté révoltante... Tant d'ignorance jointe avec tant de présomption indigne tout homme instruit... Quand on sait enfin quel est l'auteur de ces inepties, on se contente de rire. »

Abordant une autre doctrine du *Contrat social*, Voltaire dit un peu plus loin : « Cet AMAS INDÉCENT de *petites antithèses* CYNIQUES ne convient nullement à un livre sur le gouvernement. » — A la page suivante : « Autant de mots, autant d'erreurs. » Bref, Voltaire conclut ainsi sur le *Contrat social* : « Si on se donnait la peine de lire attentivement ce livre du *Contrat social*, il n'y a peut-être pas de page où l'on ne trouvât des erreurs et des contradictions. »

Si j'écrivais cela, moi, Messieurs, du *Contrat social*, vous pousseriez des cris. Eh bien ! ce n'est pas moi, c'est Voltaire.

Mais, s'il faut penser ainsi, avec Voltaire, du *Contrat social*, d'*Emile*, d'*Héloïse*, que reste-t-il de l'œuvre de Rousseau ?

En tout, Messieurs, si Voltaire a raison contre Rousseau, qu'est-ce que Rousseau? Mais si Rousseau a raison contre Voltaire, qu'est-ce que Voltaire?

Quant aux *Lettres de la Montagne*, voici le jugement qu'en fait Voltaire :

La démence ne peut plus servir d'excuse quand elle fait commettre des crimes (1).

Il appelle ailleurs Rousseau, à propos de ces *Lettres de la Montagne*, « un homme à idées creuses et à paradoxes singuliers... l'auteur de tant de fatras. »

Et quel est, aux yeux de Voltaire, le crime des *Lettres de la Montagne?* La chose est assez plaisante, Messieurs, et vous préparera déjà à comprendre ce mot si juste de M. Sainte-Beuve sur Voltaire : « Toute sa vie a été une comédie. » Ce crime, c'est que : « Après avoir insulté Jésus-Christ, il outrage les ministres de son Évangile, » et dit sur la religion d'autres paroles qui le « font frémir, » lui, Voltaire, le pieux personnage !...

Vous voyez déjà, Messieurs, quel comédien était Voltaire.

Ailleurs, Voltaire appelle Rousseau « vil séditieux (2). »

Bref Voltaire conclut ainsi sur Rousseau :

Jean-Jacques Rousseau n'est bon qu'à être oublié, il sera comme Ramponeau qui a eu un moment de vogue à la Courtille ; à cela près que Ramponeau a eu cent fois moins de vanité et d'orgueil que LE PETIT POLISSON DE GENÈVE (3).

(1) *Sentiment des Citoyens*, t. XLII, p., 78.
(2) Tome XLII, p. 84.
(3) Lettre à Damilaville, 28 décembre 1765.

Rousseau, il est vrai, ne restait pas en arrière et répondait en traitant Voltaire de *baladin*, de *crocheteur*, de polichinelle, de pauvre radoteur (1), et de grand comédien (2); et ils prennent tous deux le soin de nous apprendre eux-mêmes que le mépris qu'ils avaient l'un pour l'autre les empêchait seuls de se haïr autant qu'ils l'auraient voulu.

Eh bien, Messieurs, je vous le demande, du « *polisson de Genève* » ou du « *baladin de Paris*, *fanfaron d'impiété*, » qui des deux mérite les honneurs « de l'apothéose ? »

Jean-Jacques haïssait et méprisait Voltaire; Voltaire détestait et bafouait Jean-Jacques, vous venez de voir à quel degré. Et vous, Messieurs, vous dites au peuple : Devant eux, prosternez-vous.

Je vous le demande, quand jamais des hommes qui se respectent, osèrent-ils telle chose?

Ah! Messieurs les beaux esprits, adorez de tels Dieux, si bon vous semble; c'est votre affaire. Mais, ne méprisez pas à ce point le peuple, et ne l'abaissez pas jusque là.

Dans les conférences que vous lui faites, lui dites-vous ces choses, à ce pauvre peuple ? Ou, si vous ne les lui dites point, n'est-ce pas de peur que, mieux éclairé sur ces idoles, il ne vous crie, dans son bon sens et dans son honneur : « Ah! ça, Messieurs, vous vous moquez donc de moi ! »

Quoi qu'il en soit, JE VOUS DÉFIE DE LES LUI DIRE.

Veuillez agréer....., etc.

(1) 19 juillet 1766, à M. du Peyrou.
(2) Lettre à Millord Maréchal, 21 mars 1763.

TROISIÈME LETTRE

VOLTAIRE ET LES JUGES IRRÉCUSABLES.

MESSIEURS,

Ce que Rousseau pensait de Voltaire, et ce que Voltaire pensait de Rousseau, vous le savez maintenant ; mais il y a lieu d'opposer à vos admirations indistinctes et à votre étrange enthousiasme, d'autres témoignages encore.

Voici des juges compétents, des autorités irrécusables. Je me borne à placer simplement leurs témoignages sous vos yeux.

Et d'abord voici un révolutionnaire de bon aloi, Messieurs, un véritable ancêtre. Qui fut plus révolutionnaire que lui? Il est compté, d'ailleurs, par un journal non suspect, *le Réveil*, parmi les fils légitimes, parmi les descendants directs de Voltaire : c'est Marat. Ecoutez-le; Voltaire a révolté jusqu'à Marat :

Témoignage de MARAT :

Voltaire.. ne montra d'originalité que dans la finesse de ses *flagorneries; écrivain scandaleux*, *qui pervertit*

la jeunesse par les leçons *d'une fausse philosophie*, et dont LE CŒUR FUT LE TRÔNE DE L'ENVIE, DE L'AVARICE, DE LA MALIGNITÉ, DE LA VENGEANCE, DE LA PERFIDIE, ET DE TOUTES LES PASSIONS QUI DÉGRADENT L'ESPÈCE HUMAINE (1).

Témoignage de MIRABEAU :

L'année même où mourait Voltaire, Mirabeau écrivait ceci :

En général, tout ce qu'a fait Voltaire depuis *Tancrède... aurait dû être brûlé* avant d'être rendu public, par respect pour lui. Il a outragé M. de Buffon, *comme tous les grands hommes;* je dis *tous*, sans en oublier un seul, mort ou vivant... Je ne crois pas qu'il y ait *rien de plus ridicule au monde* que tout ce que Voltaire a écrit sur l'histoire naturelle, tant l'*ignorance* et *la satire* peuvent *avilir!* IL FUT POSSÉDÉ DE L'ENVIE LA PLUS INFERNALE (2).

Témoignage de BRISSOT :

Brissot voulant défendre Jean-Jacques contre les turpitudes que Voltaire lui reprochait justement, s'écrie dans ses *Mémoires :*

Comment s'est conduit Voltaire? Il raconte des anecdotes cent fois plus horribles d'un de ses bienfaiteurs, de son ami, du Salomon du Nord; et cet écrit voit la lumière du vivant même du prince qu'il outrage!... Comme le caractère de l'Aristippe moderne me paraît à nu dans ses *Mémoires!* On l'y voit louer, admirer en public un prince dont il ravale en secret le mérite, dont il ridiculise les vices; on le voit jeter le ridicule et l'opprobre à pleines mains sur une foule

(1) *L'Ami du Peuple*, 6 avril 1791.
(2) *Lettres à Sophie*.

de personnages qui en versent encore aujourd'hui des larmes ; on le voit détruire par ses satires les réputations qu'il avait créées par ses éloges ; on le voit ironique, JALOUX, MÉCHANT, et s'applaudissant de SES MÉCHANCETÉS et de *ses sarcasmes.*

Je vous fais grâce, Messieurs, des faits cités par Brissot pour démontrer l'abjection et la lâcheté de Voltaire.

Témoignage de FAUCHET :

Menteur en philosophie, penseur fort plat, il exerçait un despotisme moqueur qu'applaudissaient *les têtes vides*, et *qui faisait sourire les vrais savants.* D'ailleurs TOUTES LES IDÉES D'ÉGALITÉ RÉPUGNAIENT A SON ORGUEIL. *Il trouvait la plupart des abus de notre ordre social fort bons*, à raison de ce qu'il était *gentilhomme ordinaire, seigneur châtelain*, homme de grand ton, et *fort aristocrate* (1).

Témoignage de LA HARPE :

Prodiguant le mensonge, et le sel, et l'injure,
DE CENT MASQUES DIVERS IL REVÊT L'IMPOSTURE,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit,
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
FAIRE DU VICE UN JEU, DU SCANDALE UNE ÉCOLE...

Témoignage de JOUBERT :

Voltaire a comme le singe... les traits hideux. On voit toujours en lui, au bout d'une habile main, un laid visage... Il n'est jamais sérieux. C'est un *farfadet* que ses évolutions font paraître *quelquefois* un génie grave... SES GRACES MÊMES SONT EFFRONTÉES. Voltaire a, par son influence, et le laps de temps, ôté aux hommes la sévérité de la raison ; il a corrompu l'air de son siècle... Voltaire avait... LE SENS MORAL

(1) Discours prononcé en 1790.

DÉTRUIT... Quelque haine ou quelque mépris lui a fait faire tous ses ouvrages... On eût dit que les maux et les défauts de la société n'existaient que pour sa bile ou sa mauvaise humeur, car il en riait et s'en irritait, *sans jamais les plaindre*... Voltaire EST L'ESPRIT LE PLUS DÉBAUCHÉ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on se débauche avec lui (1).

Témoignage de Mme de STAEL :

Candide semble être écrit par un être content de nos souffrances, et riant comme *un démon* ou comme *un singe*, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien de commun (2).

Témoignage de Benjamin CONSTANT :

LE VOLTAIRIANISME DESCEND DE SES TRÉTAUX USÉS! Pour rire encore avec Voltaire aux dépens des Livres-Saints, il faut posséder deux qualités qui rendent cette gaieté fort triste : une grande ignorance et une grande légèreté.

Témoignage du *JOURNAL DES DÉBATS* (3) :

Ce gouffre immense d'ordures, de sottises, d'impiétés, de mensonges et de bouffonneries où surnagent quelques écrits estimables, n'a point d'attrait pour un lecteur honnête... Sa vie n'a été qu'un long scandale... Sa philosophie devint excellente pour convertir les fêtes en deuil, les palais en prisons, les arts en barbarie. Faut-il d'autres preuves de sa faiblesse que LES MOMERIES ET LES MASCARADES CONTINUELLES QUI ONT DÉSHONORÉ SA VIE? Je vois un homme reniant ses ouvrages, faisant des actes de religion, signant des professions de foi, tourmenté de la crainte des magistrats et de la police, un homme enfin toujours couvert de la peau du renard et de celle du lion ; n'est-ce pas là un poltron et un hypocrite?

(1) *Pensées*, t. II, p. 365-66.
(2) *L'Allemagne*.
(3) 18 fructidor an IX.

Témoignage de BÉRANGER :

Après avoir dénoncé « les préférences de Voltaire » pour les ennemis de la France, Béranger ajoute :

Je le pris presque EN HAINE, lorsque je lus le poëme où il outrage Jeanne d'Arc, véritable divinité patriotique qui, dès l'enfance, fut l'objet de mon culte (1).

Témoignage de CHATEAUBRIAND :

Il est malheureux de rencontrer sans cesse cet homme célèbre dans l'histoire littéraire du dernier siècle et de l'y voir jouer si souvent un rôle peu digne *d'un honnête homme* et d'un beau génie (2).

Témoignage de Charles NODIER :

Otez à Voltaire quelques lambeaux d'amour et de tolérance, dépouilles profanées du Christianisme, dont il faisait ses beaux jours, vous verrez qu'il n'a, pour voiler sa triste philosophie, que les hideux haillons d'un athée aux entrailles de fer.

Témoignage de M. RENAN :

Voltaire ne comprenait ni la Bible, ni Homère, ni l'art grec, ni les religions antiques, ni le christianisme, ni le moyen âge... Au XVIII[e] siècle, on ne voulut pas de la science sérieuse, libre et grave; on eut *la bouffonnerie*, l'incrédulité railleuse et superficielle de Voltaire... Ses fades plaisanteries, son ton narquois, SES HYPOCRITES PLAISANTERIES... L'EXÉGÈSE DE LA POLISSONNERIE (3).

(1) *Correspondance.*
(2) Chateaubriand, *Mélanges littéraires,* édit. Pourrat, t. VIII, p. 223.
(3) *Revue des Deux Mondes,* 1[er] mai 1864; 1[er] novembre 1865. Préface du livre publié par le D[r] Kuenen.

Témoignage de M. TAINE :

M. Taine, dans un livre d'une étude très-approfondie sur la Révolution, et au milieu de la plus brillante appréciation de Voltaire, ne peut s'empêcher d'en écrire :

... Magicien impatient qui, en un clin d'œil, fait le tour du monde, et qui, enchevêtrant coup sur coup l'histoire, la fable, la vérité, la fantaisie, le temps présent, le temps passé, encadre son œuvre tantôt *dans une parade aussi saugrenue que celles de la foire*, tantôt dans une féerie plus magnifique que toutes celles de l'Opéra. Amuser, s'amuser... voilà son premier instinct.

A chaque page, tantôt avec un mouvement rude de naturaliste hardi, tantôt avec un *geste preste* DE SINGE POLISSON, Voltaire écarte la draperie sérieuse ou solennelle, et nous montre l'homme, pauvre bimane, dans quelles attitudes (1) !

Témoignage de M. HENRI MARTIN.

Après avoir démontré sa pauvreté scientifique, M. Henri Martin, analysant, dans son *Histoire de France*, les écrits philosophiques de Voltaire, et mettant en relief ce double signe d'un esprit absolument antiphilosophique, la confusion des idées et l'admission simultanée d'idées contradictoires, exclusives les unes des autres, s'exprime ainsi sur la pauvreté philosophique de cet homme :

Voltaire était encore moins propre à devenir un grand métaphysicien qu'un grand physicien... Il

(1) *Les Origines de la France contemporaine*, par H. Taine, p. 345 et 347.

s'enfonce de plus en plus dans les *inconséquences* d'un *système bâtard* qui associe illogiquement *le matérialisme au déisme*.

Le même critique signale encore dans Voltaire :

Des à peu près éblouissants, des impropriétés sonores... l'abus de la périphrase déguisant mal le relâchement de la pensée et du style ;

En philosophie, des propositions dangereuses à donner le vertige, et plus incompréhensibles que les mystères les plus étranges d'aucune religion positive.

Et surtout, ce que M. Henri Martin appelle son honteux chef-d'œuvre et la « tache vraiment ineffaçable de sa vie, » dans cet abominable poëme, où il l'accuse d'avoir joué avec ce qu'il y a de plus sacré, avec *l'idéal vivant de la nationalité.*

Et enfin, pour son *Essai sur les Mœurs,* M. Henri Martin élève contre lui la plus grave des accusations; car il écrit : C'EST L'AME DES CHOSES, si l'on peut dire, QU'IL MÉCONNAIT (1).

Témoignage de M. Ed. LABOULAYE.

Il fallait qu'au XVIII[e] siècle, le mépris du passé fût poussé bien loin pour que Voltaire pût prendre pour héroïne d'un poëme infâme Jeanne d'Arc, avec l'intention de la déshonorer...

Supposez qu'aujourd'hui on osât s'attaquer à une vertu aussi pure, fût-on le plus grand poëte de France, on tomberait sous le mépris public (2).

(1) Tome XV, pages 371, 382, 388, 391, 403.
(2) Cours professé au Collège de France, décembre 1866 (*Revue des cours littéraires,* t. XV, p. 36).

Témoignage de M. SAINTE-BEUVE :

Ce n'était pas un DÉMOCRATE que Voltaire, et il n'est pas mauvais de le rappeler à ceux QUI, DE LOIN ET POUR LE BESOIN DE LEURS SYSTÈMES, veulent nous donner un Voltaire accommodé à la Jean-Jacques. Quand on aime à étudier les hommes et à les voir tels qu'ils sont, on ne saurait s'accoutumer à ces STATUES SYMBOLIQUES dont on menace de faire les IDOLES DE L'AVENIR...

Voltaire s'est peint à nous :

Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre faisant des gambades.

Cette bouffonnerie, qui ira en augmentant avec l'âge, *dégénère vite en laideur* (1)...

LA VIE DE VOLTAIRE EST UNE COMÉDIE : La *correspondance avec d'Alembert nous en fait voir les coulisses et le fond.*

... *Toute cette correspondance est* LAIDE ; *elle sent la secte et le complot,* la *confrérie et la société secrète.*

De quelque point de vue qu'on l'envisage, ELLE NE FAIT POINT HONNEUR à des hommes *qui érigent* LE MENSONGE EN PRINCIPE, et qui partent *du mépris de leurs semblables* comme de la première condition pour les éclairer : *Eclairez et méprisez le genre humain!* Triste mot d'ordre. Marchez toujours *ricanant*, mes Frères, dans le chemin de la vérité : c'est le refrain perpétuel...

Jamais esprit ne s'est transformé plus habilement et *ne s'est retourné plus vite,* à vue d'œil SELON SON INTÉRÊT...

C'est toujours en homme lésé et dupé, en homme généreux et désintéressé, ne visant qu'au bien d'autrui, et ne marchandant pas d'ailleurs son plaisir, que Voltaire fait des siennes dans cette terre

(1) *Causeries du lundi,* 1850.

de Tournay et QU'IL SE PASSE TOUS SES DÉGATS ET TOUTES SES LÉSINES.

Il poussera la *bouffonnerie* et la *parodie* jusqu'à dire : J'ai fait le bien pour l'amour du bien même, et le Ciel me récompensera...

Le Président de Brosses avait oublié ce qu'un honnête homme oublie si aisément, c'est *que l'adversaire peut avoir recours au mensonge et à la calomnie.* VOLTAIRE NE S'EN FIT FAUTE....

J'abrège CES IGNOMINIES....

Il est impossible, lorsqu'on le connaît bien, de le prendre pour autre chose que pour un démon de grâce et d'esprit... un élément aveugle et brillant... un météore qui ne se conduit pas, plutôt que comme une personne humaine et morale.

Il faut une morale en tout ; il en faut surtout à un point d'étude qui est si affligeant et qui a pour résultat *d'étaler à nu* LES LAIDEURS ET LES VICES DE L'AME, associables avec les plus beaux dons de l'esprit... Ma morale serait donc... qu'en ayant tous nos défauts, *le pire de tous encore est de ne pas être sincère, véridique*, et DE SE ROMPRE A MENTIR.

Quand on joue ainsi de bonne heure et si gaiement avec le mensonge, il nous devient un instrument trop facile dans toutes nos passions ; LA CALOMNIE N'EST QU'UN MENSONGE DE PLUS : C'EST UNE ARME QUI TENTE, tout menteur l'a dans le fourreau, et on ne résiste pas à s'en servir, surtout quand l'ennemi n'en saura rien...

Quant à Voltaire, je comparerais de tels esprits à des arbres dont il faut savoir choisir et savourer les fruits ; mais N'ALLEZ JAMAIS VOUS ASSEOIR SOUS LEUR OMBRE (1).

Témoignage de M. Louis BLANC :

Voltaire n'aima pas assez le peuple... Sa pitié n'eut

(1) *Causeries du lundi*, 1852 et *passim*.

jamais rien d'actif, et qui vint d'un cœur vraiment démocratique; C'ÉTAIT UNE PITIÉ DE GRAND SEIGNEUR, MÊLÉE DE HAUTEUR ET DE MÉPRIS. Ouvrez sa correspondance, l'ARISTOCRATIE DE SES DÉDAINS y éclate à chaque page...

On sait jusqu'où Voltaire fit descendre, à l'égard des Grands, l'humilité de ses hommages ; dans quelles puériles jouissances la faveur des cours retint sa vanité captive, et comment il aimait à se parer du titre de Gentilhomme de la Chambre. On sait qu'il fit de Louis XV un Panégyrique où l'excès de la flatterie touche au scandale ; qu'un jour, s'adressant à ce Roi, il osa l'appeler Trajan ; que le Duc de Richelieu, héros des roués fastueux et des libertins à la mode, l'eut pour courtisan, que dis-je ? pour familier... Qu'il se mit aux pieds des Favorites, même de celle qu'une maison de débauche éleva pour les plaisirs du Maître, et qui, devenue la Royauté, en déshonora l'agonie... Né avec une nature souple, il se trouva, dès son entrée dans la vie active, égaré parmi les Vendôme, les Richelieu, les Conti, les La Fare, les Chaulieu ; et dans ce cercle, IL PERDIT TOUT CE QUI CONSTITUE LES FIERS CARACTÈRES ET LES AMES VIRILES... (1)

Les grands poëtes de ce siècle n'ont pas été moins sévères pour Voltaire.

Témoignage de LAMARTINE :

Voltaire poussa le respect des rois jusqu'à *l'adoration de leurs faiblesses*. Il excusa *les mœurs infâmes* de Frédéric. Il agenouilla la philosophie devant la maîtresse de Louis XV.

Voltaire ne rougit D'AUCUNE PROSTITUTION DE SON GÉNIE.

(1) *Histoire de la Révolution française*, t. Ier, pages 355 et suivantes.

Temoignage de M. Victor HUGO :

Les Rayons et les Ombres.

Regard jeté dans une mansarde, v et vi.

Plein de ces chants honteux, dégoût de la mémoire,
Un vieux livre est là-haut sur une vieille armoire
Par quelque vil passant dans cette ombre oublié ;
Roman du dernier siècle ! œuvre d'ignominie ;
Voltaire alors régnait, CE SINGE DE GÉNIE,
Chez l'homme en mission par le Diable envoyé.

Époque qui gardas, de vin, de sang rougie,
Même en agonisant, l'allure de l'orgie !
O dix-huitième siècle, impie et châtié !
Société sans Dieu, qui par Dieu fus frappée !
Qui, brisant sous la hache et le sceptre et l'épée,
Jeune, offensas l'amour, et vieille, la pitié !

Table d'un long festin qu'un échafaud termine !
Monde, aveugle pour Christ, que Satan illumine !
HONTE A TES ÉCRIVAINS DEVANT LES NATIONS !
L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée ;
Comme d'une chaudière il sort une fumée,
Leur sombre gloire sort des révolutions !

Frêle barque assoupie à quelques pas d'un gouffre !
Prends garde, enfant ! cœur tendre où rien encore ne [souffre] !
O pauvre fille d'Ève ! O pauvre jeune esprit !
Voltaire, LE SERPENT, LE DOUTE, L'IRONIE,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie !
AVEC SON ŒIL DE FLAMME IL T'ESPIONNE, ET RIT.

Oh ! tremble ! CE SOPHISTE A SONDÉ BIEN DES FANGES !
Oh ! tremble ! CE FAUX SAGE A PERDU BIEN DES ANGES !
CE DÉMON, NOIR MILAN, fond sur les cœurs pieux,
Et les brise, et souvent, sous ses griffes cruelles.
Plume à plume j'ai vu tomber ces blanches ailes
Qui font qu'un âme vole et s'enfuit dans les cieux !

Il compte de ton sein les battements sans nombre,
Le moindre mouvement de ton esprit dans l'ombre,
S'il penche un peu vers lui, fait resplendir, son œil,
Et comme un loup rôdant, COMME UN TIGRE QUI GUETTE,
Par moments, de Satan, visible au seul Poëte,
La tête monstrueuse apparaît à ton seuil !

Hélas ! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme
TU SENTIRAIS SOUDAIN DIEU MOURIR DANS TON AME.
Ce soir, tu pencherais ton front triste et boudeur
Pour voir passer au loin dans quelque verte allée
Les chars étincelants à la roue étoilée,
ET DEMAIN TU RIRAIS DE LA SAINTE PUDEUR !

Œuvre d'ignominie, SINGE DE GÉNIE, *par le Diable envoyé*, *serpent*, *sophiste*, *faux sage*, *démon*, *noir milan*, *Satan*, *loup rôdant*, *tigre*. — Qui donc accole à Voltaire et à ses œuvres de telles épithètes ? Qui donc appelle le dix-huitième siècle une *époque de vin*, *de sang rougie*, un siècle *impie et châtié*, une *société sans Dieu*, qui

Jeune, offensa l'amour, et vieille, la pitié,

Qui donc s'écrie :

HONTE A TES ÉCRIVAINS DEVANT LES NATIONS !

Qui ? Victor Hugo ! un des présidents du Centenaire. O lamentable et éternelle légèreté du poëte !

Je pourrais vous citer encore, Messieurs, cet autre poëte, Alfred de Musset, et ses vers célèbres :

> Dors-tu content, Voltaire, et *ton hideux sourire*
> Voltige-t-il encore sur tes os décharnés ? etc.

Mais c'est assez.

Ces stigmates, imprimés par tant de plumes libres et vengeresses au front de cet homme, vous ne les effacerez pas, Messieurs. Toutes ces hontes, signalées par tant d'écrivains indépendants, sont sur lui et y resteront à jamais ; et la vérité, plus forte que tous les préjugés, marque de leur souverain mépris, comme d'un fer rouge, sa vie et sa mémoire, nonobstant l'enthousiasme factice et malsain de votre Centenaire.

Mais ces hommes, d'une autorité assurément non suspecte, ont-ils eu raison dans la sévérité de leur jugement ? Ont-ils réellement connu et justement apprécié Voltaire? Oui, Messieurs, et mieux que vous, sans aucun doute.

Vous aussi cependant, si vous voulez bien continuer à me lire, vous le connaîtrez à votre tour, et pourrez le juger avec la même indépendance d'esprit, avec la même honnêteté de cœur, et vous refuserez de vous prosterner et de prosterner avec vous le peuple devant une telle idole.

Veuillez agréer, etc.

QUATRIÈME LETTRE.

VOLTAIRE ET LE PEUPLE

Messieurs,

Souffrez que j'aille maintenant au fond et vous adresse aujourd'hui cette question : Est-ce le démocrate, l'ami du peuple, que vous prétendez glorifier par ces honneurs extraordinaires ? Je le pense, car vous êtes, vous, Messieurs, de vrais démocrates ; les élus glorieux du peuple de Paris ; et c'est l'argent du peuple dont vous avez disposé pour ces fêtes.

Mais ici votre erreur est grande, et, je dois l'ajouter, plus qu'étrange : car, Messieurs, la démocratie ni le peuple n'a rien à faire ni à voir avec Voltaire. Rien n'est plus connu que cela. Voltaire ne saurait être en aucune sorte le héros de la démocratie, à moins que la démocratie n'ait perdu tout bon sens et tout honneur ; Voltaire est tout le contraire d'un démocrate.

Le peuple, Voltaire l'a méprisé, bafoué, outragé ; Voltaire est un insulteur du peuple comme il n'en fut jamais. Voltaire n'a vécu qu'avec les grands et jamais

avec le peuple. C'était ce que vous appelez un aristocrate, jusque dans la moelle des os : Aristocrate, non de naissance, mais de choix et par goût; un courtisan; et, je dois l'ajouter avec M. Louis Blanc, un vil courtisan; courtisan des grands seigneurs, courtisan des princes, courtisan des rois, hélas ! et même des maîtresses de roi : courtisan partout et toujours, du commencement à la fin, toute sa vie. Bref, aristocrate toujours, démocrate jamais.

« Voltaire, dit M. Louis Blanc, n'aima pas assez le peuple... Ouvrez sa correspondance, l'aristocratie de ses dédains y éclate à chaque page (1). »

Et M. Louis Blanc cite, comme preuve de ces dédains aristocratiques de Voltaire pour le peuple, quelques traits de cette correspondance :

On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes. (Corresp., Voltaire à d'Alembert.)

Vous avez bien raison de dire, Monseigneur, que les Génevois ne sont guère sages, mais c'est que *le peuple commence à être le maître*. (Voltaire au duc de Richelieu.)

C'est le petit nombre qui fait le public ; *le reste* est *le vulgaire*. Travaillez donc pour le petit public sans vous exposer *à la démence du grand nombre*. (Voltaire à Helvétius.)

Je vous recommande de détruire l'infâme chez *les honnêtes gens*, et de la laisser à la *canaille*. (Voltaire à Diderot.)

La raison triomphera, au moins chez *les honnêtes gens*, *la canaille n'est pas faite pour elle*, etc. (Voltaire à d'Alembert.)

(1) *Histoire de la Révolution française*, t. Ier, pages 355 et suivantes.

Ceux qui crient contre ce qu'on appelle le luxe ne sont guère que les pauvres de mauvaise humeur. (Voltaire au Prince royal de Prusse.)

Enfin, votre parti l'emporte sur le leur dans *la bonne compagnie*. (Voltaire à Helvétius.)

C'est ainsi, ajoute M. Louis Blanc, que « dans la liberté, que dans la vérité des épanchements intimes, Voltaire traitait le peuple et les artisans. »

Mais je dois, Messieurs, pousser plus loin la démonstration, et bien que je craigne de vous faire injure, à vous qui faites profession d'honorer et d'aimer le peuple, en vous redisant quelque chose des dédains de Voltaire pour le peuple, et de ce qu'il a bien osé écrire du peuple, il le faut bien : Écoutez donc, et dites-moi s'il se peut imaginer des formules de mépris plus révoltantes.

« Le peuple sera toujours sot et barbare... CE SONT DES BŒUFS AUXQUELS IL FAUT UN AIGUILLON, UN JOUG, ET DU FOIN (1). »

Ceci vous paraît-il assez insultant? Pouvez-vous imaginer plus ou mieux ? Eh bien, c'est textuel.

Ainsi, pour Voltaire, LE PEUPLE RESSEMBLE A DES BŒUFS, il faut le mettre sous le joug, lui donner du foin, et l'aiguillonner.

Et ce n'est pas là, remarquez-le bien, Messieurs, une parole isolée, échappée à ce grand insulteur dans un moment d'oubli : non, le mépris contenu dans cette parole déborde dans les lettres de Voltaire; c'est ainsi qu'il parle sans cesse. Pour lui le peuple,

(1) Lettre à Tabareau, 3 février 1769.

ou « la populace, » comme il dit, « ou la canaille » comme il dit encore, c'est tout un.

« J'entends, dit-il, PAR PEUPLE LA POPULACE *qui n'a que ses bras pour vivre* (1). »

Vous entendez bien, Messieurs : Le peuple, ceux qui n'ont que leurs bras pour vivre, c'est ce que Voltaire appelle la populace, ou, comme il dit ailleurs, et sans cesse, « la canaille. »

« A l'égard de la canaille, dit-il, je ne m'en mêle pas; *elle restera toujours canaille.* Je cultive mon jardin ; mais il faut bien qu'il y ait des crapauds (2). »

Et il fait au peuple l'injure de l'opposer sans cesse aux honnêtes gens. Sa théorie est celle des castes : les honnêtes gens d'un côté ; de l'autre, la canaille, le sot peuple.

« Il faut séparer le *sot peuple des honnêtes gens* pour JAMAIS !... »

« ... La raison, dit-il, triomphera, au moins chez les *honnêtes gens* : LA CANAILLE n'est pas faite pour elle (3). »

« Je vous recommande l'inf... il faut la détruire chez les honnêtes gens, et la laisser à la canaille, grande ou petite, pour laquelle elle est faite (4). »

Et ceux que Voltaire traite ainsi, c'est bien le peuple, les ouvriers ; ce sont, comme il dit, les *manœuvres*, les *laboureurs*, les *cordonniers*, les *tailleurs*, les *blanchisseurs* ou *blanchisseuses*, les *servantes ;* car, afin qu'on ne s'y trompe pas, il nomme les divers métiers.

(1) L. à Damilaville, 1er avril 1766.
(2) L. à d'Alembert, 4 juin 1767.
(3) Au même.
(4) Lettre à Diderot, 25 septembre 1762.

« On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes : C'EST LE PARTAGE DES APOTRES (1). »

« Nous ne nous soucions pas que nos *laboureurs* et nos *manœuvres* soient éclairés (2). »

« C'est à mon gré, le plus grand service qu'on puisse rendre au genre humain de *séparer le sot peuple* d'avec les honnêtes gens POUR JAMAIS... On ne saurait souffrir l'absurde insolence de ceux qui vous disent : je veux que vous pensiez comme votre tailleur et votre blanchisseuse (3). »

Voilà donc ceux qui sont pour Voltaire, le peuple, le sot peuple, la populace, la canaille, et dont il dit qu'ils resteront toujours canaille. Et il ajoute : « *Je ne veux pas de cette canaille, ni pour partisans ni pour adversaires.* »

C'est tout simple : ceux pour qui on professe un tel mépris, et qu'on couvre de telles injures, quel souci peut-on en avoir ? On ne peut que leur souhaiter *du foin, un joug*, et des coups d'*aiguillon*.

Vous, Messieurs, cette POPULACE, *qui n'a que ses bras pour vivre*, vous prétendez la respecter et l'aimer, vous vous vantez de la servir, vous voulez même la moraliser et l'instruire. Voltaire, lui, ne le voulait pas; vous venez de le voir, il n'en a cure ; *il ne s'en mêle pas.*

Que dis-je, il ne s'en mêle pas! il s'en mêle ; il prêche ses amis en faveur de cette populace, et que demande-t-il pour elle ? L'ignorance.

(1) A d'Alembert, 2 septembre 1768.
(2) A Helvétius, 13 août 1762.
(3) L. à d'Argental, 27 avril 1765.

Oui, Voltaire a une théorie, Messieurs, et dont vous ne pouvez pas ne pas rougir. Cette abominable théorie consiste à dire que le *peuple*, ou la *canaille*, puisque pour Voltaire c'est tout un, non-seulement il ne faut pas s'en occuper, mais encore qu'on doit systématiquement le maintenir dans l'ignorance. LA RAISON NI L'INSTRUCTION, selon Voltaire, NE SONT PAS FAITES POUR LE PEUPLE...

« Il est à propos que le peuple soit *guidé* ET NON PAS QU'IL SOIT INSTRUIT : IL N'EST PAS DIGNE DE L'ÊTRE (1). »

Vous vous indignez, Messieurs, vous ne connaissez personne aujourd'hui qui osât professer un si monstrueux système. Eh bien ! Messieurs, je le répète, cette théorie, ce système, Voltaire l'a professé avec un cynisme aussi odieux que la théorie elle-même. Jugez-en, par une suite de textes :

A l'égard de la CANAILLE, je ne m'en mêle pas : elle restera toujours LA CANAILLE. »

« *Nous ne nous entendons pas sur l'article du peuple*, que vous croyez digne d'être instruit. Ainsi donc, Messieurs, si vous croyez, vous, le peuple digne d'être instruit, Voltaire vous répond qu'il ne s'entend pas avec vous. Continuons.

J'entends par peuple la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait JAMAIS le temps ni la capacité de s'instruire, ils mourraient de faim avant de devenir philosophes. Il me paraît *essentiel qu'il y ait des* GUEUX IGNORANTS. Si vous faisiez valoir comme moi une terre et si vous aviez des charrues,

(1) A Damilaville, 19 mars 1766.

vous seriez bien de mon avis. Ce n'est pas le *manœuvre* qu'il faut instruire, c'est le *bon bourgeois*..... Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu (1). »

Or, remarquez ceci, Voltaire avait alors soixante-douze ans; Voltaire était au comble de sa fortune et de sa gloire; Voltaire avait plus de cent mille livres de rente; il s'était fait nommer gentilhomme de la Chambre du Roi, seigneur de Ferney, comte de Tournay; il parlait ici dans l'intimité; il disait sa pensée tout entière. Voilà donc, Messieurs, ce que Voltaire pensait du peuple. C'est une vile multitude, une sotte *populace*, une *canaille*, qu'il oppose sans cesse aux *honnêtes gens* et de laquelle il ne se soucie pas. Surtout, il ne veut pas qu'on prenne jamais la peine de l'instruire :

Et cette théorie de l'abrutissement du peuple n'est pas accidentelle chez Voltaire; non, elle est ESSENTIELLE. Le mot est de lui, Messieurs : « Il est ESSENTIEL, dit-il, qu'il y ait des GUEUX IGNORANTS. » Vous avez bien lu : ESSENTIEL !

Selon lui, non-seulement le peuple ne peut pas, mais ne doit pas être instruit. « Ce n'est pas le *manœuvre* qu'il faut instruire, écrit-il; c'est le *bon bourgeois*. » Est-ce formel ? La prenez-vous bien ici encore sur le fait cette théorie de Voltaire, cette division de la société en deux castes, le *bon bourgeois* d'un côté, et le *manœuvre* de l'autre; les honnêtes gens, et la *canaille;* aux uns la raison, l'instruction, aux autres l'ignorance. Les uns faits pour dominer ; les autres condamnés à un ilotisme éternel.

(1) A Damilaville, 1er avril 1766.

Et si Voltaire méprise et outrage à ce degré le peuple, s'il ne veut pas qu'on l'instruise, s'il le déclare incapable et indigne d'être instruit, il a dit pourquoi ; et c'est sur ce point surtout, que j'appelle vos réflexions : car c'est là que vous saisirez sa philosophie sociale : il méprise le peuple, il refuse de l'éclairer, il le déclare incapable et indigne d'instruction : pourquoi ? parce qu'il le veut esclave, parce que, selon lui, le peuple n'est fait que pour sentir l'AIGUILLON, manger DU FOIN, et porter le JOUG. C'est pour qu'il soit *mené*, qu'il doit rester *ignorant :* « Il est à propos que le peuple soit *guidé*, et non pas qu'il soit instruit. » Que dit-il *à propos* ? *Essentiel*, il vous l'a déclaré : « Il est *essentiel* qu'il y ait des gueux *ignorants...* » Attendez, et lisez jusqu'au bout, Messieurs : « Si vous faisiez valoir, comme moi, une terre, si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. » Voltaire était seigneur de Ferney, il avait des vassaux, quand il écrivait cela à Damilaville.

Et ne vous étonnez pas de tout cela, Messieurs ; cela était logique, chez Voltaire. Vous êtes, vous, partisans de l'égalité ; mais Voltaire était un ennemi déclaré de l'égalité. Ces idées d'égalité, il les traitait de chimères, et il bafouait l'égalité comme il bafouait le peuple :

« *Le système d'égalité*, écrivait-il au maréchal de Richelieu, *m'a toujours paru l'*ORGUEIL D'UN FOU (1). » Et encore : « Je ne connais guère que Jean-Jacques

(1) 11 juillet 1770.

Rousseau à qui on puisse reprocher ces idées d'égalité et d'indépendance, et *toutes ces chimères qui ne sont que ridicules* (1). »

Ainsi pense de *l'égalité*, ainsi bafoue l'égalité, Voltaire, seigneur de Ferney. Car c'est à cela qu'il aboutit : puissamment riche, il a une terre, où il mène joyeuse vie ; et vous allez chercher, Messieurs, le démocrate dans le grand seigneur de Ferney ! Ne sentez-vous pas l'ironie et l'insulte au public qui éclate malgré vous dans ce que vous faites? Il est seigneur, vous dis-je ; seigneur féodal; il a des vassaux, un *pilori*, et il s'en vante : « *On me reproche d'être comte de Ferney. Que ces Jean-f......là viennent donc dans la terre de Ferney : je les ferai mettre au pilori* (2). »

Avais-je raison, Messieurs, quand je vous disais que Voltaire est le contraire d'un démocrate?

Mais tout ce que j'ai été forcé de vous faire lire ici, n'est-ce pas le démenti le plus flagrant de vos principes? Si aujourd'hui un écrivain insultait à ce degré le peuple, bafouait ainsi l'égalité, rangeait l'homme qui n'a que ses bras pour vivre parmi la *canaille*, et cela POUR JAMAIS ; le déclarait *incapable* et *indigne* d'être éclairé et cela afin de lui faire porter éternellement *le joug*, et sentir l'aiguillon ; Messieurs, y aurait-il dans vos âmes assez d'indignation pour le flétrir? Eh bien! Voltaire a dit cela, tout cela, et bien d'autres choses encore ; et non pas, veuillez le remarquer, pour obéir à une nécessité ou se soustraire à une persécution, mais

(1) Au duc de Richelieu, 13 février 1771. — Voir encore : *Essai sur les Mœurs*, c. LXVII, et *Dictionnaire Philos.*, art. EGALITÉ.
(2) A Thibeauville, 20 mai 1760.

de l'abondance de son cœur, et parce que telle était bien sa pensée et son plus intime sentiment : « C'est ainsi, dit M. Louis Blanc, que dans la liberté, que dans la vérité des épanchements intimes, Voltaire traitait les artisans, le peuple. »

Et ce contempteur, ce cruel insulteur du peuple, vous voudriez traîner le peuple à ses pieds ? Est-ce possible ?

Mais si vous faisiez cela, si vous vouliez cela, vous feriez descendre le peuple aussi bas que le voulait Voltaire, et vous descendriez plus bas vous-mêmes.

Et l'on serait en droit de vous demander si la fête que vous voulez organiser est autre chose que la plus sanglante injure à l'adresse du peuple dont vous êtes les élus.

Veuillez agréer, etc.

Saint-Quentin. — Imp. J. MOUREAU.

